

*H*arceleuse. Formulé ainsi, ce que je faisais pour gagner ma vie paraissait plutôt méprisable.

Paparazzi était un terme plus élégant. À peine.

Andy, mon rédacteur en chef, affirmait que je n'étais pas assez expérimentée pour travailler dans la rue. Il indiquait ainsi que j'avais encore quelque chose d'humain.

— Josephine, tu dois choisir entre exercer cette profession et avoir une âme.

C'était un vrai plaisir de travailler avec Andy. Mais je l'avais vu à l'action, descendant la chaussée à reculons, prenant des photos et posant des questions qu'il jetait au visage de gens pour qui il était complètement invisible. Il ne manquait pas une occasion de me rappeler la fois où j'avais présenté mes excuses à une cible avant de la photographier. À ma décharge, c'était ma première semaine de boulot, et elle sortait tout juste de l'hôpital, couverte de nouveaux bleus.

Ça s'était passé il y avait des mois, depuis je m'étais endurcie.

On m'avait traitée de « loseuse » et conseillé de « trouver un vrai travail ». Une fois, un badaud innocent m'avait intentionnellement bloqué la vue sur Jeff Daniels qui traversait l'aéroport incognito. Non content de m'empêcher de terminer là ma journée de travail, le prétendu Bon Samaritain m'avait traitée d'ignoble parasite, avant de se rasseoir pour reluquer Jennifer Aniston dans les pages d'un magazine people.

La plupart des gens supposaient qu'il s'agissait d'un domaine d'activité excitant. Pourtant, même si en une semaine, j'affichais plus de célébrités au compteur que la plupart des gens au cours de leur vie entière, je passais la majeure partie de mes journées appuyée contre un mur de brique, les épaules contractées, à espérer que ma bonne étoile me vienne en aide.

D'autres jours, comme aujourd'hui, un tweet me lançait dans un périple à Brooklyn où je manquais *in extremis* un cliché d'Emily Mortimer répétant son texte dans Prospect Park. Pestant contre ce temps perdu, je n'avais plus d'autre choix que de reprendre le métro, bredouille. Mais alors que je tournais à un coin de rue, j'avisai Maggie Gyllenhaal sortant de la coopérative alimentaire de Park Slope avec ses deux filles. Je levai les yeux vers le ciel en signe de gratitude et me préparai à l'attaque.

Je transportais deux appareils sanglés autour de ma poitrine façon bandit. Quand Maggie s'arrêta pour ajuster ses sacs, j'attrapai mon appareil pro sur ma hanche droite et la plaçai en ligne de mire. Je débranchai ma conscience, me préparant à importuner cette femme dont le seul crime avait été d'atteindre un niveau de célébrité qui donnait envie aux gens de payer pour lire des articles la concernant et s'immiscer dans sa vie privée. C'était mon job que de répondre à ce besoin.

Alors que je l'avais plein cadre et que je pressais le bouton, un abruti inconscient traversa juste devant moi, obstruant complètement mon champ de vision.

Je lançai une main en l'air.

— Sérieux ?

Agacée, je me penchai pour éviter l'importun et avoir une meilleure vue de Maggie, pourtant quand je collai mon œil à l'oculaire, le viseur me montra des formes indistinctes couleur plasma que l'autofocus mit lentement au point pour me révéler que M. l'Inconscient avait à présent le regard rivé

sur mon objectif. Je laissai retomber mon appareil avec un grognement de frustration, mais mon nouvel ami ne parut par remarquer mon impatience.

Au contraire, il approchait, affichant un sourire à l'amabilité désarmante.

— Qui êtes-vous en train de shooter ?

— Maggie Gyllenhaal.

Encore irritée, j'avais parlé trop fort, et une femme qui se trouvait non loin de moi poussa un cri de surprise avant de répéter l'information. Mon cœur se décrocha dans ma poitrine en même temps que les murmures enflaient, et je regardai ma dernière chance de photographier une célébrité disparaître dans un tourbillon de badauds désireux d'obtenir un autographe. Perdant tout espoir de rentrer avec quelque chose qui soit susceptible de plaire à Andy, je laissai échapper un long soupir.

Je jetai un coup d'œil à mon ennemi, mais même si je formai des pensées meurtrières à son endroit, je ne pus m'empêcher de noter à quel point il était mignon. Avec ses cheveux blonds, ses yeux bleus, ses larges épaules et sa peau bronzée, il aurait dû porter une planche de surf sur l'affiche d'une agence de voyages californienne. Il était bien trop parfait pour vagabonder dans les rues sans chaperon.

Mais rien de tout cela n'avait d'importance. Il avait gâché ma matinée, et je fronçai les sourcils pour lui signifier mon mécontentement.

Et lui, il continuait à me dévisager, l'air curieux, comme si j'étais plus intéressante que la célébrité en bas de la rue. Une personne illustre que je ne parvenais toujours pas à voir, en raison de la foule qui l'entourait. Il désigna mon appareil.

— Vous êtes paparazzi ?

Tout à coup, je compris la raison de sa fascination : il n'avait probablement jamais vu de paparazzi d'aussi près. Je soupirai et envisageai la situation.

— Écoutez, je suis sûre que vous vous en fichez, mais vous

m'avez fait manquer un cliché sur le vif de cette actrice, alors que c'est mon gagne-pain. Le moins que vous puissiez faire, c'est de me donner un coup de pouce pour que je puisse rapporter quelque chose à mon rédacteur en chef.

Ses yeux s'étrécirent l'espace d'un instant, et il regarda vers le bas de la rue, puis revint sur moi, comme s'il soupesait mon dilemme. Je n'étais pas petite, mais j'avais besoin de monter sur un banc pour voir par-dessus la foule. Un léger sourire se dessina sur ses lèvres.

— Vous voulez grimper sur mes épaules ? demanda-t-il en faisant jouer ses sourcils d'un air canaille.

L'idée paraissait ridicule, mais aux grands maux, et cætera. J'étais allée plus loin pour beaucoup moins par le passé. Et puis, d'une manière ou d'une autre, j'avais l'impression que ce type se montrait beau joueur. Il avait conservé un sourire désinvolte durant tout l'échange. Et j'avais vraiment besoin de ce cliché. Fermant les yeux, je ravalai ma fierté.

— Ça ne vous embêterait pas trop ?

Il posa un genou à terre avec la ferveur d'un prétendant, et je grimaçai quand sa rotule heurta le béton. Il se contenta d'incliner la tête avant de lâcher :

— À votre service.

Je ne pus me retenir de glousser face à l'absurdité de la situation, pourtant quand il releva les yeux, mon rire resta coincé dans ma gorge. Jusqu'à cet instant, il n'avait été qu'une désagréable intrusion, mais son regard incandescent me ramenait en rugissant à la réalité. Je reculai d'un pas et m'abreuvai de la beauté de mon chevalier agenouillé. Ses cheveux dorés scintillaient dans le soleil de cette fin de matinée. Ses yeux bleu clair pétillaient de gaieté et d'intelligence. De solides biceps gonflaient les manches du T-shirt qui moulait son large torse. Les muscles de ses cuisses étaient contractés et sa peau lisse, tendue, ne demandait qu'à être touchée.

Je déglutis.

— Allez, venez, fit-il en tendant une main vers moi. Je ne mords pas. Enfin, pas en plein jour.

Je le contournai, entendant déjà tout ce que ma mère me dirait en pareille situation. Mais cet inconnu ne paraissait pas souffrir de la typhoïde, si bien que j'avais de bonnes raisons de croire que je ne mourrais pas de ce contact. Je posai une main sur son épaule gauche et la retirai aussitôt, sidérée par sa tonicité.

Il se retourna, levant les yeux vers moi.

— Inutile d'avoir peur. Je transporte du matériel sans arrêt. Je n'en ai laissé tomber qu'une fois ou deux.

Ses lèvres – auxquelles je prêtai attention pour la première fois – se retroussèrent en un vrai sourire, dévoilant des dents à la blancheur étincelante, qui n'auraient pas déparé dans une publicité pour du dentifrice. Allais-je trouver le courage de grimper sur cet Apollon ?

L'une des nombreuses leçons d'Andy me revint à l'esprit : « Obtiens le cliché à n'importe quel prix. » Et il n'en fallut pas davantage pour que la peur de perdre mon travail vienne à bout de ma fierté. Honnêtement, j'avais déjà mis à mal cette qualité depuis que j'avais échangé l'école d'art contre la photo à destination des tabloïdes.

Après un dernier adieu à ma dignité, je lançai ma jambe par-dessus cette appétissante épaule. Dès que je sentis sa main sur mon tibia, je me hissai et m'assis bien droite à la base de son cou. Mon ascenseur humain agrippa alors fermement mes jambes et se redressa.

Avant de chanceler.

Ma main libre se cramponna instinctivement à ses cheveux, lui arrachant un cri.

— Excusez-moi, beuglai-je.

Une bouffée de noix de coco m'envahit les narines, et je dus réprimer la réaction viscérale qui me submergea, le désir de le toucher, de le sentir et même de le goûter ?

Je voulais me pencher en avant et poser mon visage sur le sommet de son crâne.

Mais j'avais passé des mois à lutter pour conserver mon job : pas question que tout s'écroule juste parce que je chevauchais une splendeur digne de figurer dans le top 50 des hommes les plus sexy de la planète. Avec ses lèvres sensuelles. Et ses mains sur mes jambes.

*Concentre-toi, Jo.*

La foule au bas de la rue commençait à se disperser, et j'étais tentée d'annuler le plan A, mais je ne pouvais courir le risque de voir Maggie s'éloigner une fois qu'elle aurait signé son dernier autographe.

Je saisis mon appareil et zoomai. Ma cible se tenait pile au centre du cadre. Hélas, elle regardait du mauvais côté.

*Flûte !*

Je lançai à mon porteur :

— Je n'arrive même pas à dire si c'est elle, de là où je me trouve. Ça ne vous ferait rien de vous approcher un peu ?

Il descendit le long de la chaussée. Mon self-control faiblissait maintenant que son cou frottait contre l'intérieur de mes cuisses, et ce n'était pas ça le pire : ses épaules se tendaient et se détendaient entre mes jambes, tandis qu'une chaleur suspecte se répandait en moi de la plus intime des façons. Mes doigts enserraient son cou et ma peau se couvrit de chair de poule. Il leva alors le bras et attrapa ma main dans la sienne. Ce fut un miracle si je ne tombai pas en pâmoison.

En dépit de notre approche dénuée de discrétion, nous avions presque atteint notre destination quand Maggie leva la tête et croisa mon regard. Je m'emparai de mon appareil, mais la vue d'une paparazzi désespérée perchée sur les épaules d'un imposant complice dut lui flanquer la trouille, parce que le temps que je la saisisse dans mon viseur, elle avait empoigné ses sacs, attrapé la plus jeune de ses filles par la main et filé dans la direction opposée.

Je portai une main à mon front. À moins d'avoir capturé quelque chose par inadvertance au cours de cette exhibition mortifiante, je n'avais rien du tout.

Mon héros accidentel me reposa sur le trottoir, et je me retrouvai à bout de souffle, alors même que c'était lui qui s'était donné du mal. Il se passa une main dans les cheveux, geste que je suivis d'un regard avide, regrettant déjà mon retour parmi le commun des mortels après avoir été perchée sur les épaules d'un dieu auréolé d'or.

Il me dévisagea avec le même intérêt.

— Peut-être que nous pourrions nous présenter dans les règles ? Je m'appelle Micah, déclara-t-il en tendant la main. Et vous êtes ?

Je pris une profonde inspiration et lâchai :

— J-Jo.

— Jojo ?

En temps normal, ses taquineries permanentes m'auraient peut-être agacée, mais il émanait de Micah un charme décontracté. Et puis, il venait tout juste de consentir à être utilisé comme un char de carnaval par simple générosité.

— Jo, répétais-je avec un peu plus d'assurance. Josie.

— D'accord, Jo-Josie. (Sa main s'empara de la mienne, et il ébaucha un sourire à mi-chemin entre le charmant et le diabolique.) D'où venez-vous ?

Je pris une petite inspiration saccadée dans l'espoir d'empêcher mon cœur de galoper dans ma poitrine, priant pour que mon manque de sang-froid n'ait rien à voir avec une chute soudaine de ma glycémie – *par pitié, mon Dieu, non !* – et tout à voir avec la proximité de l'homme le plus séduisant qu'il m'ait été donné de rencontrer. Or des gens séduisants, j'en croisais souvent dans mon métier.

— De Géorgie, répondis-je, avant de préciser : Atlanta.

Il me donna une petite tape sur l'épaule.

— *Get back, Jo-Jo*<sup>1</sup>.

Je trouvai le moyen de ricaner en l’entendant faire référence à cette vieille chanson, comme si je n’avais pas entendu la plaisanterie de la bouche de tous les clowns côtoyés au cours de ma scolarité. Je pris mon accent du Sud le plus nasillard :

— Vous me renvoyez donc chez moi ?

Il plissa ses yeux bleus et un sourire espiègle étira ses lèvres – le séducteur canaille dans toute sa splendeur. Des fossettes se creusèrent dans ses joues lisses et halées, sous un soupçon de barbe blonde. Sa peau paraissait aussi douce que celle d’un bébé.

— Absolument pas. (Il attrapa l’une de mes boucles châtain cendré et tira dessus, ce qui me fit frissonner.) C’est juste que vous n’avez pas l’air... (Il se mordilla la lèvre et parut y réfléchir à deux fois avant d’achever sa phrase.) Vous n’avez presque pas d’accent. Je n’aurais jamais deviné que vous veniez du Sud.

— C’est pourtant bien le cas. Née et élevée dans le comté de DeKalb. (Je m’approchai d’un pas.) Et vous ?

— Pour tout vous dire, vous vous êtes aventurée dans mon royaume. (Il agita les mains comme pour me présenter son domaine.) Puis-je vous demander quel est l’objet de votre quête ici ?

Décidant d’accorder quelques bons points à son humour ringard, je gloussai.

— Je suis à la recherche du Saint Graal. Vous ne l’auriez pas vu dans les parages ?

— Hélas, non, répondit-il en m’adressant un clin d’œil. Je venais de me lancer dans sa quête quand j’ai été abordé par une belle jouvencelle en détresse.

Son sourire suffisant de sale gosse mal élevé ressemblait à une provocation.

---

1. Citation d’une chanson des Beatles intitulée *Get Back* et dont un refrain comporte notamment les paroles « *Get back Jojo, go home* » (NdT).

— Ah bon ? (Je lui adressai un sourire.) Et il est dans vos habitudes de vous inviter sur les photos des innocentes jouvencelles ?

Il s'esclaffa de surprise.

— On peut dire ça.

Je plissai les paupières et, sans lui laisser le temps de réagir, je levai mon appareil et pressai sur l'obturateur.

— Aha ! J'ai tout de même eu un prix de consolation. (J'agitai mon appareil pour le défier.) Et maintenant, on va voir ce que vous valez sur le marché.

Il fit mine de vouloir rafler l'instrument du délit, échoua et se frappa la poitrine dans un grand geste théâtral.

— Touché. Mais je peux vous assurer que ça n'ira pas chercher loin.

Penser au paiement de mes photos me donna un coup à l'estomac, un choc aussi rude que si j'avais été heurtée par un train de marchandises lancé à pleine vitesse. Tout ce que cette rencontre enchanteresse pouvait avoir d'amusant s'évanouit en un instant. La probabilité pour que je tombe sur une autre célébrité dans cette partie-là de Brooklyn était mince. Je devais retourner au bureau sur-le-champ et mener d'autres recherches pour explorer une nouvelle piste. Peut-être serais-je quand même en mesure de fournir quelque chose à Andy avant la fin de la journée. Je ne pouvais me permettre de le planter encore une fois. Je savais que mes jours là-bas étaient comptés, je le sentais. Or j'avais besoin de ce travail.

Je fronçai les sourcils.

— Je dois rentrer.

Micah mordilla sa jolie lèvre inférieure pendant quelques secondes, puis lâcha :

— Vous n'auriez pas une carte de visite par hasard ? Si jamais je me retrouve un jour à chercher un paparazzi personnel.

J'éclatai une nouvelle fois de rire, et ma morosité temporaire se dissipa. Je fouillai mon sac à appareil photo dont je sortis une carte blanche, unie, comportant juste mon nom et mes coordonnées.

— Et vous ?

Micah tapota sa poche, d'où il tira un portefeuille. Il me tendit la carte qu'il y récupéra. J'allai l'examiner quand il posa un doigt sur mon épaule. Mes yeux se fermèrent, le temps que je presse ma tête contre sa main. Qu'est-ce qui m'arrivait ?

— Ça a été un plaisir de vous rencontrer, Jo-Josie d'Atlanta, Géorgie. J'espère vous revoir un jour. (Il plongea encore une fois ses yeux dans les miens, plus sérieux désormais.) Et ne laissez pas ce boulot vous changer.

Il m'étreignit brièvement, puis tourna les talons et s'éloigna. Je restai plantée là, me délectant du spectacle qu'il m'offrait en s'éloignant. Je soupirai. Puisqu'il avait demandé ma carte, peut-être qu'il allait m'appeler ? Je baissai de nouveau les yeux vers la sienne et lus : « *Micah Sinclair. Theater of the Absurd.* »

Ma mâchoire inférieure se décrocha.

Je venais de parler à Micah Sinclair pendant une bonne trentaine de minutes. Le phénomène Micah Sinclair. Je renversai la tête en arrière et observai les nuages qui passaient. Je l'avais tenu entre mes griffes et je ne lui avais pas posé la moindre question percutante. Quant à la photo que j'avais prise, je ne voulais même pas y penser.

Mon chef allait me manger toute crue. À moins que je ne me tue avant. J'avais eu l'opportunité de prendre une photo capable de devenir un vrai piège à clics, si seulement je m'étais doutée que je côtoyais une denrée des plus recherchées.

Pour ma défense, je dirais que je n'avais pas un esprit encyclopédique comme Andy. Et je n'avais pas assez d'expérience pour me souvenir de toutes les célébrités mineures

qui pullulaient dans les tabloïdes. En réalité, je dus me creuser la cervelle pour retrouver la dernière chose que j'avais entendue au sujet de Micah. Un truc concernant une petite copine, me sembla-t-il. Ça n'avait pas d'importance. Aucune de mes excuses ne tiendrait la route dans ma confrontation avec Andy.

Je songeai à me lancer à la poursuite de Micah. Je pourrais prendre une photo de son dos. Pour autant que je puisse en juger, il constituait un sujet digne d'intérêt. Mais j'allais déjà me prendre un savon pour le cliché de fou que j'avais pris, surtout sans citation publiable. Je pourrais détruire la photo et faire comme si rien de tout ça n'avait eu lieu, mais Andy m'aurait rendu la vie encore plus insupportable si j'étais rentrée les mains vides.

Les braises de l'espoir se mirent à rougeoyer quand je me rappelai que je disposais des coordonnées de Micah. Je pourrais peut-être l'appeler et l'amadouer afin d'obtenir un commentaire ? Je repris sa carte et y lus les mots suivants : « *Vous pouvez contacter mon agent au...* » Tout espoir fut tué dans l'œuf.

Obnubilée par la dernière phrase de Micah, je marchai d'un pas lourd vers le métro. *Ne laissez pas ce boulot vous changer.* Durant tout ce temps, il était conscient que je laissais passer une opportunité en or, et il avait dû bien rire de moi du début à la fin. Je redressai les épaules : j'allais ranger cet épisode au rayon des expériences instructives. Une de plus.

En temps normal, une humiliation pareille m'aurait mise au bord des larmes. Mais à mesure que j'avançai, je me mis à rire. Au bout du compte, ça me ferait une mésaventure hilarante à raconter à Zion. Et en dépit de tout, cela faisait un bail – je ne me rappelais même pas depuis quand – que je ne m'étais pas amusée autant. Micah s'était finalement avéré le soleil d'une journée qui sans cela aurait été bien morne.

Au moment où j'atteignais l'entrée du métro, une fillette au visage peinturluré et tenant un ballon rouge accrocha mon regard. J'échangeai mon appareil pro contre celui de gauche – le personnel – et appuyai sur l'obturateur pour prendre une rafale de photos. La vive lumière du soleil créait un halo autour de ses boucles sauvages. Ses parents étaient penchés au-dessus d'un plan, ignorant le chef-d'œuvre qu'était leur enfant. La fillette leva les yeux et me vit. Je m'agenouillai sur le trottoir et lui adressai un clin d'œil. Elle inclina la tête et regarda droit dans l'objectif. Un sourire franc se dessina sur son visage. Il lui manquait une dent de devant.

*Clic, clic, clic.* Magnifique.